

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 AVRIL 1889

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Entre-Nous, par Léon Ledieu. — A M. Emile Zola, par Gaston P. Labat. — Rouge et bleu, par Ed. Aubé. — L'affaire de la Ligue des Patriotes. — Poésie : Sœur Simplice (avec gravure), par Emile Grimaud. — A huis-clos, par Hermance. — Hier et aujourd'hui, par Ernestine. — Le fermier et l'avocat, par Alphonse Guérette. — Le billard, coup de Vignaux (avec dessin). — Primes du mois de mars : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récrations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère (suite).

**GRAVURES :** Portraits des chefs de la Ligue des Patriotes : M. Déroulé, M. Richard, M. Laguerre. — Montréal : L'hôpital Royal Victoria, vue de l'édifice projeté. — Beaux-Arts : Jeanne d'Arc entendant ses voix. — Sœur Simplice se dévouant pour sauver des enfants des morsures d'un chien enragé. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\* \* Au moment où j'écris, deux hommes occupent exclusivement l'attention publique : Morisson et Boulanger.

Boulanger et Morisson sont accusés de grandes fautes.

Morisson a deux crimes sur la conscience : il a mis le feu à sa maison et a tué un huissier, Jack Warren, chargé de l'arrêter.

Boulanger est accusé de vouloir tuer le gouvernement français.

Tous deux sont en fuite.

\* \* Aussitôt après avoir assassiné son homme, Morisson s'est jeté dans le bois, tout comme un Corse gagne les mâquis après avoir satisfait une vendetta.

Le pays qu'il habite, dans les cantons de l'Est, est admirablement disposé pour cacher un *outlaw*, et on peut y défier longtemps les recherches de la police.

Des bois immenses, des sentiers détournés, des montagnes, des cours d'eau, peu d'habitations, des refuges connus de quelques habitants seulement, et surtout une population toute particulière composée d'Écossais, ne parlant ni anglais ni français, mais à peu près exclusivement le gaélique, c'est assez pour rendre presque impossible les poursuites de la justice.

La presse a désigné Morisson tour à tour sous le nom de *cow-boy* et de *Rob Roy*, et ces deux expressions sont aussi fausses l'une que l'autre.

Le fugitif n'a jamais été *cow-boy*, puisqu'il est tout simplement cultivateur.

Il est encore moins un *Rob Roy*.

\* \* *Rob Roy* ou *Robert le Rouge*, nous dit Larousse, montagnard écossais, célèbre par ses brigandages, né vers 1660, mort vers 1743. Ruiné par les déprédations du duc de Montrose, il s'as-

social à d'autres montagnards de son clan et dévasta les terres de ce seigneur et d'un grand nombre d'autres. Il se fit tellement redouter que les propriétaires lui payaient le *blaken-mail* (tribut du voleur) pour qu'il épargnât leurs bestiaux. Son nom est resté populaire dans la montagne, et Walter Scott en a fait le héros d'un de ses romans.

Vous voyez que Morisson a bien peu de rapports avec le montagnard légendaire, cependant comme on aime toujours un peu le merveilleux, il n'est pas trop étonnant que ses amis lui aient fait une réputation qu'il arrivera peut-être à mériter, si M. Bissonnette, le grand connétable, ne lui met pas la main au collet.

On raconte déjà de lui des anecdotes émouvantes que l'on entend redire avec délices, le soir, autour du foyer.

Morisson, d'après les conteurs, est une victime des persécutions d'usuriers et d'avocats avides et c'est le désespoir qui l'a poussé au crime.

L'autre soir, un vieillard arrive à Scotstown et raconte qu'à deux milles du village il a rencontré un jeune et beau gaillard, fatigué, presque épuisé, assis sur le rebord de la route ; il avait le fusil au poing et explorait l'horizon de son regard perçant.

En voyant l'étranger s'approcher, l'inconnu se leva et disparut sous les bois. C'était Morisson !

C'est l'amour qui le retient au pays, disent les autres, sans cela il y a longtemps qu'il aurait traversé la frontière et cherché un refuge aux États-Unis.

Cet amoureux proscrit semble doué d'un don d'ubiquité, on le voit en divers endroits le même jour, glissant sous les érables, sautant un torrent ou debout sur la cime d'une colline, et la silhouette de Fra Diavolo (moi aussi je tombe dans le romanesque) se détache sur l'horizon :

Voyez sur cette roche  
Ce brave à l'air fier et hardi ;  
Son mousquet est près de lui  
C'est son fidèle ami.  
Regardez ! il s'approche,  
Un plumet rouge à son chapeau.  
Et couvert de son manteau  
De velours le plus beau  
Tremblez !  
Au sein de la tempête,  
Au loin l'écho répète :  
Diavolo ! Diavolo ! Diavolo !

S'il menace la tête  
De l'ennemi qui se défend,  
Pour les belles on prétend  
Qu'il est tendre et galant.  
Plus d'une qu'il arrête,  
Témoin la fille de Piédro  
Pensive rentre au hameau  
Tremblez !  
Car, voyant la fillette,  
Tout bas chacun répète :  
Diavolo ! Diavolo ! Diavolo !

\* \* Mais les hommes de la police de Montréal, appartiennent à la gent prosaïque par excellence, et se soucient de la poésie et de la ballade de Scribe, comme un poisson d'une pomme. Ils ne pensent qu'à une chose :

Défendre les champs et la ville  
Du vol et de l'iniquité.

Il leur faut leur homme et, dussent toutes les belles filles du pays en pleurer un grand mois, ils l'empoigneront et le mettront à l'ombre.

Mais les commentaires n'en vont pas moins leur train et nombre de personnes ne cachent pas leurs sympathies pour l'assassin.

— En fin de compte, s'écriait l'un d'eux, il n'a tué qu'un huissier !

— Ce n'était pas grand chose, que ce Warren, dit l'autre jour un grand journal de Montréal, il vivait... séparé de sa femme ! ! !

Saperlipopette ! est-ce que ce monsieur Morisson a pour mission de tuer les gens qui vivent séparés de leur femme ? Il aura de l'ouvrage, alors !

Les Anglais, gens pratiques par excellence, exploitent l'événement à leur manière, ils parient sur Morisson, comme ils le feront dans quelques mois pour un cheval quand on courra le Derby :

L'arrêtera... l'arrêtera pas... disent les Canadiens qui trouvent toujours matière à rire dans tout ce qui se passe autour d'eux.

Et Morisson pêche peut-être tout tranquillement à la ligne, pendant que j'écris, et que la police est à ses trousses.

\* \* Boulanger, lui, pêche en eau trouble, tout en ayant la prétention d'éclaircir les choses en France.

A propos de ce singulier général sans commandement, je crois devoir faire remarquer aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ que je suis le seul journaliste de la province de Québec qui n'ait jamais varié d'opinion à son sujet, et qui, dès le début de son étrange campagne, je l'ai jugé comme nombre de mes confrères commencent à le faire aujourd'hui.

On l'appelle saltimbanque, et j'ai dit, il y a un an déjà, que je ne voyais en lui qu'un soldat discipliné, un citoyen peu scrupuleux et un homme politique nul.

Je suis relativement satisfait de ne pas m'être trompé, mais j'aurais préféré, dans l'intérêt de la France, être dans l'erreur, les événements m'ont malheureusement donné raison.

Après avoir fait bien du tapage, exilé le duc d'Aumale que le gouvernement français vient de rappeler avec beaucoup de raison, essayé de faire une révolution et d'amener la guerre civile, M. Boulanger, voyant ses amis arrêtés et lui-même menacé de l'être bientôt s'est dit : "Voilà le moment de nous montrer, cachons-nous."

Non qu'il soit lâche, ce mot là n'a pas de sens en France, mais parce qu'il appartient à cette catégorie d'hommes qui ont peur d'un tribunal parce qu'il n'ont pas de convictions sérieuses.

Voilà donc le général Boulanger à Bruxelles en compagnie de Rochefort, l'illustre communard pamphlétaire ; de Naquet, le fameux champion du divorce ; du comte Dillon, le bonapartiste renforcé ; de Louise Michel, la pétroleuse, et de quelques braves gens, malheureusement égarés et aveuglés.

Il vient de s'amuser à lancer un petit manifeste dans lequel il dit carrément qu'il vise à la présidence, tout comme on voit tous les six mois, le comte de Paris, le prince Jérôme et le prince Victor réclamer le trône de France comme leur propriété légitime.

Cela devient amusant et bientôt on chantera : *En rev'nant de Bruxelles* au lieu de la fameuse chanson boulangiste qui a fait le tour de la France et de Montréal, car tout finit par des chansons au bon pays du vin clair et, à moins qu'on ne s'envoie des coups de fusil.

\* \* On prête aussi au gén. Boulanger l'intention de se rendre bientôt en Angleterre où il se croirait plus en sûreté. C'est possible, mais il ne gagnera pas au change sous le rapport des plaisirs, car il faut être Iroquois ou conspirateur pour ne pas préférer Bruxelles à Londres.

La charmante capitale du roi Léopold II est un petit Paris, moins Sarah Bernhard et les espions allemands ; on y vit à bon marché et on y boit d'excellente bière, savez-vous ?

Le Belge aime la bière comme le Français aime le vin et, en quelque endroit qu'ils émigrent, le premier conserve toujours le goût du houblon, comme le dernier se souvient du parfum du raisin ; souvent même ils aiment les deux.

C'est cette communion de goûts ainsi que celle de la langue et des idées qui les rapproche en pays étranger et qui fait qu'ils se considèrent comme compatriotes. Et ceci m'amène à parler d'un fait récent qui m'a très étonné.

Je viens en effet d'apprendre qu'une société de Montréal, la *Gaieté Française*, a été condamnée à l'amende pour avoir vendu des boissons enivrantes sans licence, et voici la cause de mon étonnement :

"La Gaieté française" a été fondée il y a quelques années par un groupe de Français, Belges, Suisses, Italiens et Espagnols, parlant tous la langue de Victor Hugo et elle forme ainsi, une très curieuse union des peuples de race latine.

La formation de cette société a été basée sur le raisonnement suivant :

"Ayons un centre où nous pourrions nous réunir, nous amuser convenablement à peu de frais et causer des vieux pays que nous avons quittés mais qui nous sont toujours chers."

C'est alors que l'on loua un local, vaste et très convenable, ma foi, où l'on installa une petite scène où l'on joue parfois des comédies ou des opérettes et que l'on plaça dans la salle des tables autour desquelles les familles viennent s'asseoir tout en devisant de choses et d'autres.

J'ai dit : "les familles," car c'est encore un